

Ce texte demande à être lu comme un document d'hagiographie populaire, rédigé alors que l'élan mystique du XVII<sup>e</sup> siècle s'essouffle quelque peu, les leçons de morale l'emportant de plus en plus sur les entretiens spirituels. Quant à la mystique que fut Agnès de Langeac, ces pages ne nous permettent que de la deviner : nous sommes ici dans un contexte de sainteté quantitative, réduisant l'humble Agnès à un modèle de vertu et de pénitence, à travers des performances impressionnantes, mais dont saint François de Sales aurait dit qu'elles sont plus admirables qu'imitables. Qu'il s'agisse des macérations qu'Agnès s'imposait, ou des détails des soins qu'elle prodiguait aux malades, l'auteur ne recule pas devant les exemples les plus répugnants, le Grand Siècle ne les craignait point. Tenant à faire battre des records à son héroïne, il nous la montre très sérieusement traversant les rivières en marchant sur les eaux, ou recollant miraculeusement la vaisselle cassée. Cet aspect « légende dorée » pourrait nous divertir ; avouons que sa rédaction plutôt plate et scolaire n'y contribue guère.

Reste que ce texte est un témoin important de son époque et d'une certaine façon de prêcher la sainteté. Comme tel, un dominicain comme le Père Sagne se devait de le rendre à sa famille spirituelle. Il l'a fait de façon techniquement réussie, et il faudrait seulement espérer que la spiritualité dominicaine du XVII<sup>e</sup> siècle, celle d'Alexandre Piny et de Chardon, déjà présent dans cette collection, continue à être servie par d'autres initiatives éditoriales de cette qualité.

MAX HUOT DE LONGCHAMP.

Yves-Marie BERCÉ. *Lorette aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Histoire du plus grand pèlerinage des Temps modernes*. Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2011. (16 × 24), 372 p., ill. — Petite ville de l'ancien État pontifical dans la province des Marches, Lorette est depuis la fin du Moyen Âge un lieu de pèlerinage exceptionnel, qui devint du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle le plus célèbre de la chrétienté catholique. On venait y vénérer la Santa Casa, c'est-à-dire ce qu'on pensait être la maison de la Vierge Marie à Nazareth, d'où elle aurait été transportée par les anges, selon la tradition, sur les rives de l'Adriatique. L'événement aurait eu lieu en 1291-1294, après l'ultime défaite des royaumes chrétiens de Terre sainte. L'histoire de cet espace sacré unique au monde qui attirait les foules (plus encore que Rome) intéresse donc tous les pays d'Europe occidentale, à commencer par la France, d'où sont venus des pèlerins célèbres : Montaigne, saint François de Sales, Descartes, Jean-Jacques Olier. Les rois et les reines (Catherine de Médicis, Henri III et Louise de Vaudémont, Louis XIII et Anne d'Autriche, ces deux dernières anxieuses de donner un dauphin à la France), sans se déplacer personnellement, ont invoqué la Vierge de Lorette, envoyé des émissaires et offert de somptueux cadeaux.

De nombreux archivistes et historiens, surtout italiens, ont publié de savantes études sur l'histoire de Lorette, spécialement depuis une quarantaine d'années, et la bibliographie est surabondante : recueils de sources, travaux érudits et critiques. Yves-Marie Bercé a tout lu et il a lui-même mené des recherches de première main dans les archives. Il en tire une synthèse, de lecture fort agréable, pour le public français. Il centre son étude sur la période qui s'étend du milieu du XVI<sup>e</sup> au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, parce qu'elle marque l'apogée de l'histoire du sanctuaire. Dans une belle étude d'anthropologie religieuse, il observe le comportement des pèlerins, leurs itinéraires, leurs manifestations de piété, leurs espérances et leurs émotions. Il insiste sur l'invocation de la Vierge comme libératrice : délivrance des prisonniers, libération des

par Henri IV en 1590 fait un vœu pour obtenir le départ de l'armée royale), protection et rempart contre la menace turque. Il s'intéresse aussi à la gestion de ce site de piété (administré par le Saint-Siège depuis le xvi<sup>e</sup> siècle), au cadre matériel et aux conditions de séjour, retrace l'histoire de la cité, de ses institutions et de ses fortifications, décrit les conditions du maintien de l'ordre (souvent perturbé par l'affluence des mendiants).

Bien qu'il se défende de prendre parti sur l'authenticité de la relique, l'auteur, dans une postface, fait le point sur la question. En France, c'est le chanoine Ulysse Chevalier, grand pourfendeur de légendes, qui a nié catégoriquement en 1906 l'identification de la Santa Casa avec la maison de la Vierge à Nazareth. Depuis lors, des recherches documentaires et scientifiques ont fait apparaître de nouveaux éléments d'explication. Outre la confusion entre les anges et le patronyme des Angeli, riche famille grecque qui aurait été à l'origine du transfert (hypothèse déjà suggérée par Chevalier), un architecte a analysé le mode de construction et les matériaux, qui sont en grande partie des pierres qu'on ne trouve pas dans les Marches mais dont l'agencement fait penser à des habitudes de maçons de la Palestine ancienne. Il n'est donc pas exclu que les murs de la Maison de Lorette puissent provenir, en totalité ou seulement en partie, du bâtiment qui passait, au xiii<sup>e</sup> siècle, à Nazareth, pour avoir été la maison de la Vierge Marie, et qu'ils aient été transportés par bateau. Chacun, à partir de ces données, assoira sa conviction.

Bernard BARBICHE.

Henri BREMOND. *Sainte Chantal*. Présentation de Didier-Marie PROTON. Paris, Le Cerf, 2011. (14 × 21), 224 p. — Même les erreurs d'Henri Bremond sont intéressantes, et à défaut de pouvoir lui faire toujours confiance dans l'interprétation des chefs-d'œuvre qu'il a le mérite d'exhumer, on peut au moins profiter de ses intuitions et de sa rare pénétration spirituelle. Pour autant, nous ne saurions trop recommander cette réédition d'un ouvrage paru en 1912, aujourd'hui présenté par le père Didier-Marie Proton, qui lui ajoute une excellente introduction, posant fort bien et en termes surnaturels la question traitée ici par Bremond, celle de l'amitié entre François de Sales et Jeanne de Chantal.

Dans le cadre de la crise moderniste, ce livre fut décisif pour la carrière ecclésiastique et littéraire de Bremond, et lui permit de compter ses vrais et ses faux amis. Il finira à l'Index, après avoir valu à son auteur les pires ennuis, comme l'expose exactement le père Proton. Sur le fond, comme souvent, Bremond part sur une idée forte, ici celle d'une Jeanne de Chantal dominatrice de François de Sales, mais idée fautive, due à une base documentaire insuffisante et à une lecture au galop de l'œuvre de Jeanne. L'auteur s'éloigne par trop des textes pour faire mieux que défendre une thèse, si bien qu'il nous en apprend plus sur lui-même que sur ses deux héros. Ceux qui aiment Henri Bremond apprécieront encore une fois son brio et sa liberté de ton, même si ceux qui aiment Jeanne de Chantal resteront quelque peu sur leur faim.

Max HUOT DE LONGCHAMP.

Louise DE LA VALLIÈRE, en religion Louise de la Miséricorde, carmélite. *Réflexions sur la miséricorde de Dieu (1680)*. Texte établi, annoté et introduit par Stéphane-Marie MORGAIN, o.c.d. (« Carmel Vivant »). Toulouse. Éd. du Carmel 2011. (14 × 21)